Fictions de la pensée, Pensées de la fiction. Roman et philosophie aux XVII^e et XVIII^e siècles. Sous la direction de COLAS DUFLO. Paris, Hermann, 2013. Un vol. de 315 p.

Parallèlement à ses *Aventures de Sophie* (CNRS, 2013), Colas Duflo nous propose encore ce beau recueil où vingt auteurs interrogent à leur tour – et à propos d'autres textes – les accointances privilégiées du romanesque et de la pensée discursive au long d'« un grand XVIII^e siècle qu'on peut faire commencer vers 1660 » (p. 1). On ne s'étonne donc pas que son introduction dépasse les propos de circonstance qu'on trouve souvent en tête de recueils de ce type et qu'elle définisse avec une parfaite clarté les coordonnées majeures de ce voisinage heureux et assez unique dans l'histoire des lettres. Nous (ré)apprenons ainsi qu'il tient pour l'essentiel à une double disponibilité, celle d'un romanesque en voie de s'inventer et soucieux de se lester d'enjeux qui dépassent le simple divertissement et celle d'une philosophie qui s'affranchit de la tutelle de la théologie comme des grands systèmes et est du coup portée à se rapprocher d'un public composé désormais de gens du monde autant que de spécialistes.

Les essais qui suivent se succèdent dans un ordre en gros chronologique, qui va de Madeleine de Scudéry à Sade. Comme le préfacier précise aussi, là encore avec des formules fort justes, qu'ils jalonnent une fois de plus tout un agenda coutumier des Lumières, je me contente pour ma part d'épingler, dans cet ensemble de toute évidence très riche, quelques études qui m'ont paru particulièrement suggestives.

Je note d'abord que ces fictions qui vont à la rencontre de la philosophie ne lui sont pas invariablement favorables. La chose, à un certain degré, va d'elle-même puisqu'il s'agit de toute(s) manière(s), dans l'ensemble du corpus étudié, de se démarquer d'une pratique philosophique traditionnelle désormais irrecevable. On rencontre pourtant aussi plus d'un roman qui semble près de récuser la philosophie en tant que telle. Philippe Chométy invite à découvrir une *Histoire de la philosophie des héros* (Geneviève Forest, 1681-1683) complètement oubliée, qui dénonce la suffisance orgueilleuse des néo-stoïciens mais aussi des sectateurs de Descartes. L'auteure invite donc à leur préférer une sagesse d'inspiration chrétienne ; ses personnages sont sans doute largement allégoriques, mais traversent aussi bien une intrigue fort mouvementée. Un bon siècle plus tard, *Le Comte de Valmont*, de l'abbé Gérard, s'attaque à l'impiété militante des Philosophes ; Sylviane Albertan-Coppola n'avait plus tout à fait besoin de présenter ce roman, que la thèse de Nicolas Brucker avait déjà sorti de l'ombre voici quelques années. Elle précise utilement, sur un fragment bien choisi, que l'abbé Gérard aura mis sur pied des dispositifs polémiques tout sauf rudimentaires, qui jouent entre autres très habilement du va-et-vient entre les débats d'idées proprement dits et les aléas d'une intrigue moins sommaire qu'on ne l'a souvent dit.

Il va sans dire que la plupart des œuvres étudiées s'engagent dans un sens plus « moderne ». La littérature utopique ne pouvait manquer au rendez-vous. Isabelle Trivisani-Moreau relit l'*Histoire des Sévarambes*, où Denis Veiras évoque pour une fois une société utopique dont l'histoire ne se réduit pas à la seule geste de son fondateur. Veiras aligne ainsi, à côté des tableaux statiques qu'on attendait, d'assez nombreux incidents romanesques ; l'effet serait moins d'exposer l'utopie aux risques de l'histoire que de suggérer, presque au contraire, que les lois idéales des Sévarambes encadrent une humanité somme toute assez commune et qu'elles pourraient donc s'appliquer avec quelque chance de succès à la vieille Europe. Françoise Dervieux commente *Le voyageur philosophe dans un pays inconnu* (Daniel de Villeneuve, 1761), qui relate un voyage dans la Lune et montre, dans la meilleure tradition des Lumières, que, pour bien jauger les choses, il s'impose d'abord de savoir prendre ses distances et de varier ses points de vue. L'ouvrage se lit donc comme « un recueil de décentrement qui s'imbriquent » (p. 259) et où les certitudes des Sélénites sont elles-mêmes mises à l'épreuve quand le voyageur, accompagné de quelques-uns de ses hôtes, se risque

chez leurs antipodes sur la face cachée de notre satellite. La démonstration comporte au demeurant aussi un côté ludique évident, que Françoise Dervieux rapproche entre autres de telles fantaisies de Tiphaigne de La Roche.

Au-delà du monde des utopies, où elle est pour ainsi dire chez elle, la philosophie investit aussi des fictions de facture plus courante. Dominique Orsini indique que le roman-mémoires peut aménager quelquefois, en dépit de son monologisme constitutif, des contrepoints significatifs, qui amèneraient notamment « leurs lecteurs à découvrir une autre histoire derrière celle qu'ils étaient en train de lire, dévoilement dont la finalité était de leur faire envisager leur propre réalité sous un angle nouveau » (p. 75). Ce qui revient, on en conviendra, à accomplir le geste essentiel des Lumières. L'idée paraît intéressante, même si le second exemple allégué, *L'illustre malheureuse, ou la Comtesse de Janissanta* (Jean Olivier, 1722) donne à penser que le cas risque d'être resté plutôt rare. Nous apprenons en effet que les mémoires proprement dits de la Comtesse sont précédés par une longue préface, qui fait presque une moitié de l'ouvrage et où l'amie de la Comtesse raconte ses premiers malheurs à la troisième personne. Le contrepoint oppose alors le moralisme assez étroit de cette amie au ton plus surprenant de la Comtesse, qui s'attendrit, avec nostalgie et sans remords apparent, au souvenir d'amours qui avaient été à son insu incestueuses ; elle continue même à regretter, sans rien lui reprocher, un père-époux qui, lui, avait convolé avec elle en connaissance de cause.

À côté de ces textes plus ou moins oubliés, le recueil revisite comme il se devait des pages canoniques (Montesquieu, Prévost, Marivaux, Jean-Jacques, Sade), sur lesquelles il était forcément plus difficile de proposer des vues pour de bon inédites. Cela n'empêche pas de leur consacrer des études fort honorables, où je saluerai notamment quelques vues pénétrantes sur les analogies entre les *Journaux* de Marivaux et l'œuvre de Diderot (Trude Kolderup) et une belle lecture d'*Emile* à la lumière de « la psychologie cognitive moderne » (p. 224) et plus précisément de *L'erreur de Descartes* d'Antonio Damasio (Øyvind Fjelbu). Renan Larue réussit le joli tour de force de dire du neuf sur *La nouvelle Héloïse*. Son étude se concentre sur un bref paragraphe du grand roman, où Julie, au cours de sa célèbre promenade sur le lac (IV, 11), demande aux pêcheurs qui l'accompagnent de rendre leur liberté aux poissons qu'ils viennent de prendre. L'article resitue ces quelques phrases dans leur intertexte le plus large et constate qu'ils surclassent le récit biblique de la pêche miraculeuse : la divine Julie fait preuve d'une sympathie vraiment universelle, qui inclut cette fois jusqu'aux animaux. Y résonnent aussi des souvenirs pythagoriciens et orphiques, ainsi que quelques débats contemporains sur la diététique que le Citoyen suivait apparemment de près.

Resterait à évoquer quelques études plus générales, qui ébauchent une vue globale de tels motifs récurrents des « pensées de la fiction ». L'étude de Florence Lotterie interroge le personnage assez rare de la « femme philosophe » et commence par récuser quelques gloses selon elle trop dédaigneuses de Pierre Fauchery et de Paul Hofmann, auxquels elle reproche aussi de privilégier indûment, dans leurs panoramas, la veine pathétique et sentimentale, partant aussi plutôt fataliste, du roman au détriment de ses variantes libertines plus émancipées. C'est peut-être oublier un peu trop que l'histoire littéraire du XX^e siècle aura d'abord redécouvert le roman du XVIII^e dans ses audaces les plus accordées à nos sensibilités modernes ; il fallait bien souligner fortement, au risque d'exagérer un moment en sens inverse, que le sérieux sentimental aura été un timbre majeur des Lumières. Les griefs à leur tour quelque peu excessifs de Florence Lotterie ne l'empêchent heureusement pas de proposer ensuite une « synthèse provisoire » (p. 182) fort intéressante sur le personnage de la philosophe : le XVIII^e siècle n'en finit sans doute pas de retrouver les caricatures des *Femmes savantes*, mais vient pourtant aussi à les brocarder. Les mises en scène les plus réussies du type seraient si peu gênées par son invraisemblance foncière dans la vie réelle qu'elles joueraient au contraire de ce caractère ostensiblement fantaisiste pour en tirer des effets

d'autant plus déstabilisateurs. D'où, entre autres, un excellent paragraphe (p. 189) sur le conte d'Anaïs, qui, dans la lettre 141 des *Persanes*, proposerait une mise en abîme inversée de l'ensemble du recueil.

Martin Wählberg, sur lequel je termine mon tour d'horizon, étudie pour sa part quelques notations romanesques sur la musique. On devine en le lisant qu'il a dû rédiger son essai en marge d'une recherche en cours, qui devrait aboutir un jour à un très beau livre. L'auteur a d'abord le mérite, assez rare pour qu'on le salue, de ne pas survaloriser son objet : « il serait exagéré de dire que le roman du XVIII^e siècle fait la part belle à la philosophie de la musique » (p. 262). Telle quelle, la part congrue qu'il réussit à engranger, pour se composer largement de notations assez incidentes, s'avère aussi plus diverse qu'on ne s'y attendait. Elle prolonge tout un mythe sur la musique des Anciens, dont il ne subsiste pratiquement aucune trace, mais qu'on continue à créditer de confiance d'effets thérapeutiques et/ou politiques sensationnels que ses succédanés modernes seraient à jamais incapables d'égaliser. Personne ne s'avise apparemment de soupçonner que cette énergie perdue, qui n'est attestée que par quelques rares anecdotes, pourraient être une simple chimère. La musique moderne se recommanderait surtout par son « charme » ; Martin Wählberg ébauche une belle étude de ce vocable à première vue assez galvaudé, dont il montre qu'il s'inscrit certainement en-deçà des effets plus voyants de la musique antique, mais qu'il n'en continue pas moins assez souvent, conformément à sa première étymologie, à suggérer un impact quasi magique sur des auditeurs qui ont donc quelques raisons de se sentir *enchantés*.

PAUL PELCKMANS